

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 34 (1896)  
**Heft:** 44

**Artikel:** Le service à table  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-195808>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 10.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER  
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Biel, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements:  
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS », LAUSANNE  
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.  
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.  
Les abonnements datent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

## PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.  
Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## Le « Messager boiteux » et sa couverture.

Les rigueurs précoces de la température, des pluies froides et incessantes, et la neige qui recouvre toutes nos montagnes, nous disent, depuis bien des semaines déjà, que l'hiver est là et qu'un été de la St-Martin n'est plus à espérer. Il ne nous manquait que le *Messager boiteux* pour nous le confirmer. Eh bien, il vient de paraître ; il est venu à nous en nous montrant le coin du feu. Mais au moins cet aimable almanach nous apporte une compensation ; il nous apporte des pages qu'on aime à lire et à relire, les pieds sur les chevets, pendant les longues soirées : Qu'il soit le bienvenu.

Le *Messager boiteux* débute par une causeuse avec ses lecteurs, dans laquelle il donne à ceux-ci des excellents conseils. Puis, sous le titre : *Mme Cérès*, nous y remarquons une délicieuse nouvelle de Berthe Vadier, qui fait revivre, avec beaucoup de bonheur, plusieurs scènes de la Fête des Vignerons. Vient ensuite un exposé de cette prodigieuse entreprise du chemin de fer de la Jungfrau, en cours d'exécution. Enfin, une biographie de M. C.-C. Dénéréaz, accompagnée d'un portrait très vrai, très fidèle. Citons encore un résumé fort bien fait de ce que notre Exposition nationale a offert de plus remarquable.

Et, à côté de ces articles principaux, quantité de renseignements utiles, de curieuses variétés, d'anecdotes et d'histoires amusantes.

Des planches et de très nombreuses et jolies vignettes complètent l'attrait de cette publication si populaire et si répandue, et qui n'a jamais, nous semble-t-il, offert plus de variété et d'intérêt. Nous en félicitons les éditeurs.

Nous nous sommes souvent demandé si parmi les innombrables lecteurs du *Messager boiteux*, il n'en était pas beaucoup qui ne se sont jamais rendu compte de la vraie signification des diverses figures qui ornent sa couverture et qui nous reviennent chaque année sous les yeux?... Evidemment. C'est donc à leur intention que nous empruntons les lignes suivantes à l'*Histoire du Messager boiteux*, par M. J. Capré.

La signification de la planche actuelle du titre du *Messager boiteux* est claire et simple : C'est le courrier qui apporte les nouvelles des pays lointains ; c'est la relation des faits historiques et nationaux ; c'est le compilateur de l'agriculture, des sciences et des arts. C'est le vieux messager qu'on consulte, non plus pour se purger ou pour se faire couper les cheveux, mais pour y trouver d'utiles renseignements. C'est lui qui indique à nos campagnards les jours des foires et des marchés, les probabilités de la température, etc. Pour tous enfin, le vieux messager ne nous annonce-t-il pas qu'à peine avons-nous lu un feuillet de son calendrier ou d'une de ses histoires, qu'il nous faut déjà tourner la page, tant le temps s'enfuit rapidement, tant chacun de ces feuillets nous rapproche du terme final où tout doit aboutir.

Les deux ailes assujetties au bas de la jambe de bois du messager sont empruntées au dieu Mercure de la mythologie grecque. Mercure était le

courrier, le messager des dieux, en même temps qu'il présidait au commerce et à l'industrie.

Le *cor de chasse* que le messager porte derrière le dos est une réminiscence de la trompette de la renommée : donc avis aux amateurs d'annonces ; c'était aussi l'instrument qui servait aux postillons des diligences à annoncer leur arrivée. Le cor de chasse est aussi l'emblème de la poste aux lettres.

La *lance*, arme pacifique aujourd'hui, que le messager tient de la main gauche, était jadis l'arme du héros chargé de porter les messages.

L'*escargot* est l'emblème du foyer domestique. (Cet animal aime à rester dans sa coquille, dans cette maison qu'il porte toujours avec lui et qui fait son honneur. Réd.)

L'*enfant qui pleure* symbolise les orphelins que la guerre ou les maladies laissent derrière eux. L'enfant est aussi l'emblème de l'avenir vers lequel doivent tendre tous nos efforts.

Les *trois personnages* ont aussi leur signification générale et particulière.

Le militaire, c'est la défense de la patrie. Le Cent-Suisse rappelle nos institutions nationales ; c'est la justice pour tous et envers tous, c'est l'égalité devant la loi. Le personnage du milieu doit représenter le prêtre, l'homme d'église porteur des paroles de paix et de charité.

Le messager leur apportant sa lettre, c'est l'esprit moderne, la paix, le travail, l'égalité et la fraternité entre tous ; mais cela ira encore bien des années avant que le messager puisse rejoindre ses trois compères et leur faire lire le programme progressiste-humanitaire contenu dans sa lettre.

Les *arrière-plans* ont aussi leur signification. Les combats, les incendies, les naufrages, sont autant de faits qui alimentent la curiosité du lecteur.

Quant aux *astres* qui éclairent les différentes scènes de cette planche, on voit dans le calendrier le rôle qu'ils remplissent : les heures du lever et du coucher du soleil, les phases de la lune, etc.

## La part du ventre.

Sous ce titre, la *France* publie un curieux article dans lequel nous voyons que la statistique s'est donné le plaisir de calculer le poids des victuailles et le volume des liquides engloutis, pendant les fêtes russes, par les quatre millions de Français qui ont acclamé les souverains russes. « Elle nous a aligné, dit ce journal, des chiffres qui sont à dégoûter des réunions humaines, ces réunions eussent-elles pour but les plus grandioses manifestations.

» On y trouve des millions de kilos de viande, des centaines de millions de volailles, et quelque chose comme dix millions de litres de boissons variées.

» Dix millions de litres, quelle douche pour les âmes éthéritées qui répugnent à envisager les côtés matériels de l'existence !

» Mais puisqu'on a pris la peine d'établir le contingent de nourriture nécessaire à chacun de nous pendant trois jours, pourquoi ne pas pousser les additions plus loin en les appliquant à la vie toute entière.

» Voyez-vous la tête que ferait un beau jeune homme auquel la statistique dirait lors de sa majorité :

» Mon ami, ne vous illusionnez pas sur le rôle que vous avez à jouer sur la terre. Vos am-

bitions, vos rêves, vos espérances, vos enthousiasmes, tout cela c'est de la poésie. La vérité, l'inéluctable vérité est celle-ci ! En admettant que vous viviez jusqu'à la soixantaine, vous avez quarante ans devant vous pour dévorer, à raison de deux livres de viande par vingt-quatre heures, environ cent bœufs ; quatre cents moutons ; trois mille poulets, canards, dindes, perdreaux, faisans, cailles ou grives ; plus vingt mille kilos de pain, autant de légumes, cinq mille de fruits, cinq mille de laitage, fromages, desserts, petits-fours, etc., plus encore trente mille œufs, le tout arrosé pour le moins de quinze mille bouteilles de vin en n'en comptant qu'une par jour, chiffre auquel il faut ajouter pour mémoire les eaux minérales, le café, le thé, le chocolat et les liqueurs.

» Votre approvisionnement personnel a été réuni à grand'peine sur la place de la Concorde : Quand vous en serez arrivé au dernier rostibif, à la dernière côtelette, au dernier pilon, à la dernière omelette, au dernier salmis, à la dernière asperge, aux derniers raisins et à l'ultime rasade, ce sera la fin, la fin de votre faim, c'est-à-dire de votre vie. Allez, mon ami, commencez !

» Non, mais la voyez-vous la tête du beau jeune homme éclairé par la statistique ?

» Je ne sais pas ce que vous feriez à sa place ; mais moi, je demanderais alors aux statisticiens de me donner pour cure-dents l'Obélisque. »

## Le service à table.

H...., le 24 octobre 1896.

Monsieur le rédacteur,

On trouve dans l'almanach Hachette d'excellentes directions sur la manière de se comporter à table, mais on ne dit rien sur la manière de faire le service.

Oserais-je vous demander comment cela se pratique dans un dîner où l'on a des invités ; ou en d'autres termes qui doit-on servir les premiers ?

Comptant sur votre bienveillance connue, j'ose espérer que vous voudrez bien répondre à cette question dans le prochain numéro du *Conteur*.

UN ABONNÉ.

Désirant être agréable à notre correspondant, nous avons eu recours à deux livres excellents auxquels nous nous sommes permis d'emprunter les renseignements qui nous paraissent répondre d'une manière satisfaisante à la question posée. Ces ouvrages que nous recommandons tout particulièrement à nos lectrices sont : *L'art de bien tenir une maison*, par Mme la comtesse de Bassanville, et la *Maison rustique des dames*, par Mme Milliet-Robinet. Voici ces divers renseignements :

Quand vous voulez convier des personnes à un dîner, vous devez faire vos invitations au moins huit jours à l'avance. Plus tard, vous pourriez faire supposer aux gens que vous priez, qu'ils ne sont là qu'à défaut d'autres qui vous auraient déjà refusé.

Une maîtresse de maison doit être prête à recevoir ses hôtes au moment de leur arrivée. Il faut

que tous les ordres soient donnés à l'avance, et le service assez bien organisé pour qu'elle n'ait plus à s'en occuper. Rien n'est plus désobligeant que d'arriver dans une maison sans trouver la maîtresse prête à vous recevoir. Rien n'est plus ridicule que de la voir quitter ses convives pour se rendre à la cuisine, à l'office ou à la salle à manger.

A mesure que les invités arrivent au salon, on les présente à ceux des assistants qui ne les connaissent pas. On fait cette présentation en nommant successivement les deux personnes qu'on veut mettre en rapport, et, le cas échéant, en indiquant en quelques mots les points de contact qu'elles peuvent avoir, de façon à rendre ensuite leur conversation facile.

Quand on annonce que *madame est servie*, la maîtresse de la maison offre elle-même sa main à l'homme le plus haut placé parmi les invités, ou, à défaut d'un personnage, à l'homme le plus âgé, pour le prier de la conduire à table. Et le maître de la maison offre son bras à la dame à laquelle il doit le plus de respect, comme position ou comme âge. C'est manquer de savoir-vivre que de s'offrir de soi-même pour conduire à table la maîtresse de la maison.

C'est le maître de la maison qui alors passe le premier, et la maîtresse de la maison doit marcher la dernière, après tout le monde.

Le maître et la maîtresse de la maison se placent au milieu de la table et vis-à-vis l'un de l'autre.

Si la maîtresse de la maison est veuve, c'est à son père, à son oncle ou à un vieil ami qu'elle doit donner cette place de vis-à-vis.

Quant aux convives, les personnes auxquelles le maître et la maîtresse de la maison ont donné le bras pour venir dans la salle à manger, sont toujours placés à la droite de ceux-ci, et pour les autres, ils doivent trouver leur nom écrit sur une petite carte placée sur leur serviette.

Une preuve de savoir-faire chez une maîtresse de maison est la façon dont elle sait assortir ses convives, comme position sociale, comme manière de voir, de penser, de sentir. Le contraire entraîne toujours du froid et une certaine contrainte qu'il faut savoir éviter.

Le service de table varie suivant le dîner que l'on veut offrir et le nombre des convives. Un dîner de six personnes pouvant être considéré comme un dîner intime, ne sera pas composé comme un dîner de 12 personnes, et qui devient déjà un grand dîner. Dans ce dernier cas ce sont les domestiques qui doivent faire le service de la table.

On doit suivre, en servant le potage, le même ordre que pour les places; mais dans le courant du dîner, on peut le rompre et offrir tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et réparer en quelque sorte, et sans affectation, l'inégalité sociale qui doit disparaître dans la gaîté d'un repas.

Chaque assiette doit être accompagnée d'un couvert. Le couteau et la cuiller doivent être placés à la droite de l'assiette, le couteau posé sur le porte-couteau; la fourchette à gauche. Le verre en avant de l'assiette. Si l'on doit servir des vins fins pendant le dîner, les verres qui leur sont destinés seront également placés à l'avance sur la table.

Les serviettes, posées sur chaque assiette, peuvent êtreployées d'une manière gracieuse, mais pas trop recherchée, ce qui sent le restaurant.

L'usage de servir à la mode russe s'établit de plus en plus. Cette mode consiste à couvrir la table, pour tout le temps du dîner, de plats de dessert, d'entrements et de vases de fleurs. Les mets ne paraissent pas sur la table; ils sont découpés par un domestique dans une pièce voisine ou dans un angle de la salle à manger. Ils sont ensuite portés dans leur ordre de service à chaque convive. Cette manière de servir n'est guère convenable, car la vue est pour beaucoup dans le plaisir qu'on prend à manger de bons mets. Il est préférable de les faire d'abord paraître, puis de les enlever pour les découper. Ceci n'empêche pas le dessert et les fleurs de couvrir la table.

Devant la maîtresse de la maison est placé un réchaud sur lequel tous les plats paraissent à tour de rôle; ainsi, pendant qu'on mange le potage, figure sur ce réchaud son relevé en poisson ou en viande; on ôte ce relevé pour le servir et on le remplace par ce qui doit être mangé après; ainsi de suite.

Le domestique sert chaque convive dans l'ordre des places d'honneur qu'ils occupent à table, et par conséquent en commençant par la personne assise à droite du maître de la maison, s'il y a des dames;

puis à la personne qui est assise à sa gauche; et dans un dîner où il n'y aurait que des hommes pour invités, on commencerait par celui qui est placé à la droite de la maîtresse de la maison, puis à gauche, et ainsi de suite.

Le domestique doit présenter le plat au convive, du côté gauche, en lui nommant les mets qu'il lui offre.

C'est par le fromage que s'ouvre le dessert, puis les marrons, les confitures, les fruits et enfin les choses les plus délicates. C'est la maîtresse de maison qui fait les honneurs du dessert.

C'est la maîtresse de la maison qui saisit le moment favorable pour quitter la table aussitôt qu'on ne mange plus; elle fait un signe gracieux à ses convives, se lève en prenant le bras de l'homme qui est à sa droite et marche la première pour rentrer au salon; toutes les dames suivent en donnant le bras à leur voisin.

Le café et les liqueurs sont ordinairement servis dans le salon quelques instants après qu'on y est rentré. Cet usage est préférable à celui de servir à table; cela prolonge le dîner et le rend fatigant pour les personnes qui ne prennent pas de café; de plus, il retarde le service des domestiques, qui ne doivent rien enlever de ce qui est sur la table avant qu'on l'ait quittée. Il est insupportable de voir un domestique desservir pendant qu'on est encore à table.

### Un vis-à-vis.

Un agent de police nous raconte cette singulière histoire:

Une demoiselle, qui n'est plus de première jeunesse, et qui n'a pas encore eu la bonne chance de faire un caprice, était souvent le sujet des bavardages du quartier, où plus d'une mégère espérait la voir coiffer Sainte-Catherine.

Un beau matin, elle accourt en toute hâte au poste de police et demande d'avoir un entretien particulier avec le commissaire, ce qui lui est accordé. On la fait entrer dans la petite pièce à côté et, à peine la porte est-elle refermée sur elle, qu'elle fait au commissaire cette curieuse confidence:

— Monsieur, j'ai pour vis-à-vis, dans notre rue, un personnage qui a une déplorable habitude. Imaginez-vous que chaque matin, il fait sa toilette — mais sa toilette complète — immédiatement derrière sa fenêtre, sans prendre la moindre de ces précautions qu'exigent les convenances les plus élémentaires. Faites-moi grâce des détails, monsieur le commissaire, mais c'est inouï, intolérable, scandaleux!... Je vous prie instamment d'y mettre ordre, ou je me verrai dans l'obligation de quitter un appartement que j'habite depuis nombre d'années et auquel je tiens beaucoup; car les méchantes langues du quartier ne manqueront pas de dire — si elle ne l'ont déjà fait — que je fais preuve de bien peu de délicatesse en gardant le silence sur une pareille chose.

Aussi, n'y tenant plus, je suis venue, monsieur le commissaire, solliciter votre intervention.

Après avoir écouté calmement cette histoire qui lui paraissait plus ou moins étrange, le commissaire dit à la plaignante:

— Eh bien, mademoiselle, je désire m'assurer par moi-même du fait; il y a peut-être de votre part erreur, sinon exagération.

— Erreur?... Ah! monsieur!...

— Bref, à quelle heure dois-je me transporter chez vous?...

— Entre sept et demi et huit heures du matin. C'est le moment favorable.

— Eh bien, à demain, mademoiselle. A l'honneur de vous revoir.

Le lendemain matin, à l'heure convenue, la plaignante conduit le commissaire près de la fenêtre de sa chambre à coucher.

Il écarte légèrement le rideau, regarde attentivement à l'endroit indiqué, écarquille les yeux et n'aperçoit absolument rien derrière la fenêtre du vis-à-vis, dont les deux vitres inférieures étaient en verre dépoli.

— Je suis désolé, dit-il à la demoiselle, mais je vous affirme que je ne vois absolument rien derrière cette fenêtre; et cependant j'ai une vue excellente.

— Ah! vous ne voyez rien, reprit la demoiselle, eh bien, attendez... Montez un peu sur ce haut tabouret.

— Ah! s'il faut monter sur un tabouret pour voir quelque chose, c'est une autre affaire, mademoiselle, vous n'avez plus besoin de moi. J'ai bien l'honneur de vous saluer!

### L'amœirào et le parapliodze.

La pluie, que le ciel nous prodigue depuis des mois d'une manière vraiment désespérante, donne un regain d'actualité à cet amusant article patois de notre regretté collaborateur M. C.-C. Dénéréaz :

Lo syndiquo dè Revirepantet avái 'na galéza felhie que ti lè valets reluquavont. Lè veré que l'étai soletta d'enfants et que le dévessâi avái on bon magot, ka lo syndiquo avái treinta poussès dè dix quartérons, frantsés, sein comptâ la maison et lè papâi, et quand avoué 'na dzoulia frimousse lài a prao à preteindrè, cein n'est pas dè mépresi; assein lè chalands ne manquavont pas. Permi leu, lo valet à Djan Mâ, qu'on lâi desâi Moustachon, avái lo diablio; fasâi lo ver et lo sè après clilia gaupa et l'étai dzalao qu'on tonnerre su Sergent, que coudessâi couennâ assein perquie et qu'étai lo préféra dè la Zaline.

Quand y'avái 'na danse ào finnameint on petit refredon, la sè traïson quasu dâi mans à la derrâire sautiche po la reimmenâ, et coumeint Moustachon étai gros et foo, vu que l'étai dein lè z'artilleu dè parque, l'avái bintout dépondia dâo bré à Sergent, qu'étai minçolet et on pou fémelin. La Zaline ne desâi rein et lè laissivè férè, kâ clilia felhies sont totès lè mémès; quand bin l'ein amont ion, ne remâofont jamais lè z'autro po adé avái cauquon se vegnâi à manquâ; mà le fasâi signo dâi ge à Sergent dè bastâ po ne pas amenâ dâi tsecagnès et sè laissivè raccompagni pè lo gros, tandis que lo petit pliorâvè ein catson.

Mâ la Zaline avái bintout espédyi lo calonier; pas petout devant l'hotô, le lâi desâi bouna-né, sein sè laissi remola bin einteindu, et ne restâvè pas onco onna demi-hâora à batholl coumeint font lè grachâosès avoué lâo bounamî.

On dévai lo né que pliovesâi à la rollie, Moustachon passâvè dévant tsi lo sydiquo et va s'achottâ déso lo reboo dâo tâi tandis la passâiae. Pas petout l'est quie que l'out avor 'na fenêtra; ye guegnè et recognâi la Zaline avoué sa galéza bératta blantse, que lo vouâtivè et que sè recatsè, et on moment après, la serveinta sooo que dévant que lâi apportâvè on parapliodze.

Lo tieu à Moustachon cabriolâvè dè dzouïe dè cein que la Zaline avái dinsè pedi dè li. S'ein allâ ein sè créyeint dza lo bio fe dâo syndiquo et ein sè peinseint: « Pourro Sergent! stu iadzo porré bin t'avái copâ l'herba dézo le pi! »

Lo leindéman né, sè revou on bocon po reportâ lo parapliodzo, après l'avái bin repetassé, kâ l'étai vilhio; lè bets dè fai ne tegnont plie contré lè baleinês et lo gaillâ resta tota la véprâ po cein rabistoquâ avoué lè pincès et dâo fi d'artsau. Quand l'arrevâ tsi lo sydiquo po lo rebailli, trovâ la serveinta et lâi démandâ io étai la Zaline, que volliâvè remachâ li-mêmô. Lo gaillâ s'eimpacheintavè dè la vairé lâi férè dâi bounès grâces; mà la serveinta qu'étai 'na